

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 59 (1921)  
**Heft:** 13

**Artikel:** Davel au théâtre  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-216323>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

rue, sur la place, ils ont apporté les meilleurs d'entre les rouges ou leurs bleus. Ils ont essayé la pointe contre leurs dents bien serrées, ils ont « ausculté » ce brave petit œuf, ils l'ont interrogé de mille manières et, enfin, prononcé le jugement qui le classe parmi les tout bons, les bons ou les passables. Alors, d'un œil encourageant, ils provoquent un voisin :

— Tu « croques » ?

Et la partie s'engage, chacun usant de ruses de peaux-rouges pour éviter la brisure. Celui-ci livrant à peine, au coup de l'adversaire, une place grosse comme une pièce de un centime. Celui-là s'efforçant à frapper par un petit coup sec, net, qui étoile aussitôt d'une cassure fantastique l'œuf du camarade. C'est captivant. On se groupe autour des « croqueurs » et on s'émerveille aux victoires d'un rouge, d'un bleu ou d'un violet.

Oui, c'est bien plus amusant que les œufs en chocolat et les lapins en carton. Et puis, les œufs de poule, les œufs vaincus, les œufs hors de combat ont encore une utilité incontestable, ils peuvent s'accommoder en salade, et les mamans ne dédaignent pas d'accueillir ce butin, moins trompeur à l'estomac que les œufs fantastiques de la confiserie. C. P.-V.

*En attendant.* — Un peintre, attendant un ami au café, s'amusait à croquer un bamin assis à la table voisine en compagnie de son père.

— Tu m'attendais ? fait, en arrivant, l'ami du peintre.

— Je te crois. Voilà plus d'un quart d'heure que je « croque le marmot ».

*A une goutte près.* — M. C., qui est atteint de la goutte, doit aller rejoindre sa famille aux bains de mer. Avant de partir, il demande à son médecin s'il verrait un inconvénient à ce qu'il prit quelques bains de mer.

— Que voulez-vous, répond l'Esculape, que fasse une « goutte » de plus ou de moins dans l'Océan ?

## LE LANDSTURM

(1888)

LE N ami du Conteur veut bien nous communiquer la chanson que voici. Elle a pour auteur M. Ed. Payot, directeur des mines et salines de Bex et date de 1888, date à laquelle a été institué, en Suisse, le landsturm. On sait qu'alors furent incorporés dans ce corps, outre les citoyens qui avaient terminé leur service dans la landwehr, ceux qui n'avaient pas été enrôlés sous les drapeaux, pour autant qu'ils ne fussent pas infirmes. Dès lors, le landsturm, qui, ainsi composé, n'était qu'une grotesque mascarade, a été très heureusement transformé.

Cette chanson se chante sur l'air du *Gros Vigneron de Bourgogne*. Nous la reproduisons à l'intention des vieux landsturmiens.

\* \* \*

*Entendez-vous, ô mes amis,  
Au loin, cette rumeur guerrière  
Qui soulève notre pays,  
Du château jusqu'à la chaumière ?  
C'est qu'on célèbre en ce beau jour,  
Du vieux Landsturm le premier jour.  
Chantons donc en chœur  
Tous en son honneur :*

*Landsturm (bis) salus cantonum nostrorum  
C'est le salut de nos cantons,  
Honneur à ces vieux bataillons,  
C'est le salut de nos cantons. (bis)*

*Papas et jeunes grand-papas,  
Qu'avez encor fort bonne mine,  
Arrivez tous, marchez au pas,  
Avec la vieille carabine.  
Vous montrerez à l'ennemi  
Que la Suisse n'a pas vieilli.  
Et qu'au champ d'honneur  
Il répète en chœur : (Refrain.)*

*Venez aussi, jeunes garçons,  
Aux moustaches embryonnaires,  
Lauréats de toutes façons  
Des derniers cours complémentaires.*

*En attendant le régiment,  
Au landsturm arrivez gaiement  
Et chantez en chœur,  
Tous en son honneur : (Refrain.)*

*Vous, qu'un thorax insuffisant  
Fit exempter de la milice  
Et qui ne fîtes qu'en payant  
Du soldat l'exercice,  
Bravant remèdes, médecins,  
Devenez de beaux fantassins.  
Fils du receveur,  
Répétez en chœur : (Refrain.)*

*Admirez donc le beau pochard  
Que l'on vous donne pour coiffure,  
Chaude capote et fier brassard;  
Que vous aurez belle tournure  
Avec vos crânes dénudés,  
Vos nez richement culottés.  
C'est, parole d'honneur,  
Vrai bouquet de fleurs. (Refrain.)*

*Voyez aussi ces braves gens  
S'élançant à la baïonnette,  
Quoique, morbleu ! plus compétents  
Dans les combats à la fourchette.  
Pour remplir ces jolis bedons,  
Fourriers, chargez bien vos caissons :  
Jamais ventre creux  
Ne fit vaillant preux. (Refrain.)*

*Que j'aime à voir ces bons amis  
Trinquant gaiement à la cantine,  
Chanter les refrains de jadis :  
L'amour, le vin, la carabine.  
Et, pour compléter le décor,  
Nommant Bacchus sergent-major.  
Tous, en titubant,  
Rentrent en chantant : (Refrain.)*

*Puis, arrivé dans ta maison,  
Beau soldat à l'humeur guerrière,  
Tu recevras un fier savon  
De ta vaillante ménagère :  
« A la paille, ce vieux trouper  
Qui réveille tout le quartier ;  
Tu diras demain  
Ton fameux refrain. » (Refrain.)*  
ED. PAYOT.

Un grand gamin de 12 ans indigne le pasteur pendant le catéchisme. Il rit, s'amuse, distrait ses camarades.

*Le pasteur :* Charles, je vais vous renvoyer, vous êtes en mauvais exemple pour tous. D'ailleurs, vous ne savez pas répondre, même à la plus élémentaire des questions. Voyons, sauriez-vous me dire combien il y a de Dieu ?

Un autre polisson souffle : Dis-y qu'il y en a deux.

*Charles :* Il y en a deux !

Le pasteur, indigné, le renvoie.

Alors, le gamin raconte l'incident à son père.

*Le père :* Alors, tu ne sais pas qu'il n'y a qu'un seul Dieu ?

*Charles :* Oh ! oui, puisqu'il n'était pas content avec deux, il ne se serait pas contenté d'un seul !

W. R.

## DAVEL AU THÉÂTRE

LA Muse nous donnera donc la semaine prochaine, au Grand Théâtre, avec une mise en scène grandiose, décors nouveaux admirablement brossés par les artistes lausannois René Almand et Fortuné Bovard, costumes rigoureusement conformes à la tradition historique, nombreuse figuration, chœurs, etc., etc., le drame historique et romantique de Hurt-Binet et Gaullieur : *Le Major Davel*. Ce sera un spectacle patriotique et impressionnant.

Cette pièce a été créée à Lausanne, à l'ancien théâtre de Martheray — maison de la chapelle — sous la direction de MM. J. Ernest et Sardon. La première eut lieu le jeudi 18 novembre 1852. La pièce a été redonnée depuis au théâtre actuel, sous la direction de M. Vaslin. L'excellent artiste Vallette, très aimé à Lausanne, créa le rôle de Davel. Lors de la reprise, au théâtre actuel, ce fut M. Vaslin qui in-

carna le personnage du martyr vaudois. Les deux fois le succès fut très grand. Il ne le sera certainement pas moins cette fois-ci, d'autant, nous l'avons dit, que la pièce sera montée avec un grand luxe et admirablement interprétée par les Muséens.



L'arrestation de Davel à Lausanne

En 1898, lors du Centenaire de l'émancipation vaudoise, fut représentée au Théâtre une autre pièce ayant aussi pour héros principal le promoteur de notre indépendance. C'était un poème dramatique de Virgile Rossel. Il eut, lui aussi, un très grand et très juste succès. A cette occasion, le Comité d'organisation de ces représentations avait publié une notice qui contient entr'autres un article fort intéressant de M. L. Bron, de Genève, sur le costume, les uniformes et les armes au temps de Davel. En voici quelques extraits :

\* \* \*

En 1723, le fameux trio (le justaucorps, la veste à manches et les culottes) régnait en maître sur toute l'Europe. L'origine du justaucorps est la hongreine, telle qu'on la portait vers 1750. Ce vêtement tombait droit derrière, sans plis. Il subit dès lors quelques modifications successives. Vers 1757, les plis sont reculés en arrière des hanches; le justaucorps est plus échancré sur le devant et plus court.

L'usage de retrousser les pans, pour la marche, s'introduit d'abord en Allemagne, chez les soldats du grand Frédéric.

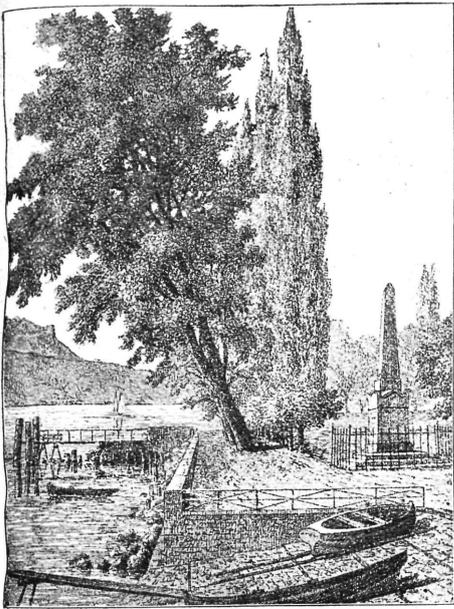
Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, la veste était presque aussi longue que le justaucorps. En 1812, elle devient le gilet.



L'exécution du Major Davel à Vidy, près de Lausanne  
d'après le tableau du peintre Ch. Gleyre.

La culotte est bouffante jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, puis devient ajustée et n'a plus varié.

Du temps de Davel le soldat s'habillait, s'armait et s'équipait à ses frais. De là, un manque assez général d'uniformité. En 1707, première ordonnance régulière; elle prescrivait un justaucorps gris de fer ou gris foncé avec grands parements rouges, chapeau large bordé de blanc, cravate noire. Cet uniforme est aussi recommandé aux Vaudois.



Le monument du Major Davel, à Cully.

Quant aux armes, en 1703 et 1706, les piques et les mousquets furent abolis dans tous les pays et remplacés par le fusil à baïonnette. Depuis le début du siècle, on faisait usage de la baïonnette coudée, invention de Vauban. Les baguettes étaient en bois. Les gibernes étaient de petits sacs en cuir de veau ou de mouton, de la forme de carmassières de chasseurs; elles étaient portées en bandoulière par une courroie de cuir.

En 1710, l'ordonnance veut que le fantassin soit armé d'une épée de deux pieds et demi, droite et à deux tranchants, ou d'un sabre pas trop courbe; la garde était généralement en fer.

La poudre était grossière et ne s'enflammait pas dans le bassinet; aussi en broyait-on une certaine quantité (pulvénin) que l'on renfermait dans une petite flasque spéciale pour amorcer le fusil. Cet amorçoir était pendu par un cordon du même côté que la giberne.

A cette époque, les épaulettes n'étaient pas inventées; rien n'indiquait les grades. Cependant on voit les majors avec double galon sur le parement, le chapeau bordé de plumes blanches; ils portent la canne, même à cheval.

Les Vaudois portaient leurs vieux drapeaux aux couleurs des villes. Mais en 1907, une ordonnance prescrivit de nouveaux drapeaux divisés en quatre quartiers par une croix blanche; chaque quartier divisé en flammes ondées rouges et noires, partant du centre. On permettait aux villes de mettre leurs armes dans le coin dextre du drapeau.

Les tambours étaient à la livrée des villes d'où provenaient leurs compagnies.

Sur aucune des gravures des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles on ne trouve de bourreau avec un manteau, tel celui qui figure dans le tableau de Gleyre. Le bourreau qui exécute Davel étant celui de Moudon, il devait être vêtu aux couleurs de sa ville, parti de gueules et sinople, soit rouge et vert.

*Le couvre-feu.* — Il y a de cela bien des années. Notre Pénitencier avait alors une direction qu'on s'accordait, généralement, à trouver par trop « paternelle ». Cette mansuétude s'excusait, sinon se justifiait cependant quelquefois.

Un jour, la femme du directeur envoya un des plus anciens pensionnaires de la maison faire quelques emplettes en ville. C'était l'habitude. Que se passa-t-il ? On ne le saurait dire. Toujours est-il que, lorsqu'il reentra, le forçat-commissionnaire trouva la porte close. L'heure de la fermeture avait sonné.

— T'enlève! s'écria le malheureux — il était mari de l'aventure — voilà du propre. Je suis en fermé dehors!

Il eut grand-peine à se faire ouvrir la porte, pour coucher « chez lui ».



BERTHE BERNARD

Nouvelle vaudoise inédite.

(Suite.)

Mais ces phrases ne rassuraient qu'à demi la jeune veuve. Une façon de jalousie posthume la taquinait soudain. Et aussi le dépit de n'avoir pas été la confidente absolue de son mari.

— A quoi passait donc tout cet argent ? demanda-t-elle.

— Est-ce qu'on sait ? A des livres, des fantaisies, des riens... Mon Dieu ! oui, à des riens, répétait le substitut en souriant. Tenez ! Jules, par exemple, adorait les fleurs...

Et le portrait qu'il esquissa de son ami, de ses goûts simples, délicats, de sa vie tranquille, studieuse, émut profondément la jeune femme. Elle lui était reconnaissante de l'avoir tant aimé et aussi d'en parler avec tant de louanges. Ses soupçons s'évanouirent, elle s'attendrit, pleura, et elle pleurait encore en reconduisant le substitut.

A la porte, celui-ci croisa le docteur Astier. Une poignée de mains, le docteur entra. On l'attendait, encore qu'il n'eût pas annoncé sa visite, mais dès que tante Lavanchy était là, le brave homme ne pouvait tarder à arriver. Tous deux, en effet, semblaient ne pouvoir se passer l'un de l'autre. Ils se détestaient cordialement et, par une bizarrerie qui n'est point rare, se retrouvaient partout pour se chercher querelle. Il est juste d'ajouter que les vieilles gens, avertis et peu oublieux, racontaient un échec amoureux du docteur, qui, peu d'années après la mort de M. Lavanchy — c'est-à-dire, il y a cinq lustres, au moins — avait offert son cœur et ses biens à la veuve, laquelle, indignée qu'on put la soupçonner de vouloir rompre un veuvage si fidèlement porté, avait congédié le prétendant de manière un peu brusque. Et, chacun dans cette aventure attribua les torts à l'adversaire et se crut gravement atteint. Mais, aujourd'hui, à soixante ans passés, ils ne devaient guère se souvenir de cet épisode de jeunesse, dont peut-être, tous deux regrettaient le dénouement.

\* \* \*

Le docteur et son ennemie, tandis que Berthe reconduisait le substitut, restèrent seuls au salon. Ce temps suffit amplement à faire surgir un sujet de dispute entre les deux irascibles personnages.

— Qu'y a-t-il encore ? s'écria le docteur qui avait remarqué les yeux rouges de Berthe. Vous voulez la tuer avec vos rabachages. Ne pouvez-vous parler d'autre chose que de ce mari, pas meilleur qu'un autre, ni pire...

Tante Lavanchy se redressa, vivement blessée.

— Eh ! bien, ne voudriez-vous pas qu'elle fût déjà consolée... Après trois mois de veuvage ? Ce serait du propre... Non, non, Berthe est comme moi. Elle ne se consolera pas ! Quand on a aimé comme elle, on ne pense plus à rien...

— Mais, au contraire ! clama le docteur.

— Comment, au contraire ?

— Certes. On pense à se remarier.

Pour le coup, c'était trop fort. Tante Lavanchy suffoquait. Se remarier ! Le monstre d'homme ! Et il disait cela en souriant. Oui, oui, en souriant, comme s'il se fût agi d'une chose absolument ordinaire, disons plus : indispensable. Jamais, tante Lavanchy, qui pourtant le « croyait capable de tout », ne l'eût jugé assez audacieux pour affirmer devant elle, et froidement, une semblable atrocité. Aussi dut-elle respirer longuement pour reprendre tous ses moyens, elle qui, d'habitude, dans les nombreuses passes d'éloquence qu'elle avait soutenues contre le docteur, ripostait du tac au tac et, fort souvent, déroulait l'adversaire... Enfin, elle se ressaisit, mais sa réplique manquait de verve...

Vous ne savez pas ce que vous dites, affirma-t-elle sans conviction.

— Pensez-vous ?

— Eh ! bien, parlez ! Quand on a des idées aussi biscornues que les vôtres, il faut avoir le courage de les défendre.

Ainsi défié, le docteur se leva, alla jeter un coup d'œil à la porte, qu'il referma, puis vint s'adosser à la cheminée. En ce moment, tout, dans son attitude, dans sa physionomie, dans son regard surtout, décelait une intention de raillerie impitoyable. Petit, replet, avec un air avenant et des gestes courts, mais toujours bien rythmés, toujours harmonieux, il excellait dans l'art du paradoxe et de l'in vraisemblable. Son visage glabre, ses lèvres minces contribuaient à donner une vie singulière aux mots et aux phrases, toujours sobriement mais judicieusement soulignés ou ponctués par les menus gestes de ses petites mains. Et il avait un rire si frais, si gai, mais si ironique, que tante Lavanchy disait :

— Quand je l'entends, il me semble que j'entends le diable.

Inutile d'ajouter que l'excellente vieille dame baissait cette comparaison sur des idées purement imaginaires, n'ayant jamais eu l'occasion d'entendre rire ou pleurer Belzébuth.

(A suivre.)

G. HÉRITIER.



ASSOCIATION DES VAUDOISES

A Madame Emile Volet

de l'Association des Vaudoises, à Genève.

En remerciement.

*Si, des bords du Léman, de Montreux à Genève  
On voyait, un beau jour, le costume vaudois  
Recétir chastement toutes les filles d'Eve  
Et leur donner le charme innocent d'autrefois...*

*Si, laissant de côté les modes étrangères  
Qui viennent en larrons sur nos seuils villageois,  
Elles étaient encor les modestes bergères  
Qui jetaient aux échos leurs chansons en patois...*

*Si les femmes, chez nous, voulant être plus belles,  
Voilàient discrètement leur séduisant minois  
Sous l'ondoyant frisson de la coiffe en dentelles,  
Maître Amour enlèverait bien vite son carquois !... [plaines,*

*Si, dans nos champs fleuris, sur nos monts, dans nos  
La Vaudoise arborait enfin, comme un pavois  
Son corsage ajusté, son fichu, ses mitaines,  
Et le chapeau coquet, un peu mis de guingois...*

*Si, des anciens logis, et si, des vieilles lunes  
Revenait pour toujours, agreste, mais courtois,  
Le charme que mettaient les blondes et les brunes  
Aux foyers de chez nous, même en cassant des noix...*

Alors notre pays, redevenu bien nôtre

Verrait en souriant passer les Iroquois,

Il ne redouterait aucun mauvais apôtre,

Et le canton de Vaud serait bien aux Vaudois !

Val-Mont, 18 mars 1921.

Mary WIDMER-CURTAT.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE  
PHOTO-PALACE - LAUSANNE  
1, Rue Pichard Rue Pichard, 1

Vermouth NOBLESSE  
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE-BOIT GLACÉ G. 462 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.  
J. MONNET, édité resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.